



HAL
open science

L'éphémère et l'éternel dans le Contre Ibis ou la dernière métamorphose d'Ovide

Hélène Vial

► **To cite this version:**

Hélène Vial. L'éphémère et l'éternel dans le Contre Ibis ou la dernière métamorphose d'Ovide. Hélène Casanova-Robin et Gilles Sauron. Ovide, le transitoire et l'éphémère. Une exception à l'ère augustéenne?, p. 305-325, 2019. hal-01820575

HAL Id: hal-01820575

<https://uca.hal.science/hal-01820575>

Submitted on 21 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'éphémère et l'éternel dans le *Contre Ibis* ou la dernière métamorphose d'Ovide

Hélène Vial

Université Clermont Auvergne, CELIS (EA 4280)

Le *Contre Ibis*, composé vers 11 après J.-C., est un texte en tous points singulier, tellement singulier qu'on a parfois hésité à l'attribuer à Ovide – et l'un des objectifs secondaires de la présente réflexion est d'apporter un argument supplémentaire à cette attribution en montrant que la conception du temps développée par ce poème est complètement ovidienne. Comportant 644 vers, il est court par rapport aux autres œuvres d'Ovide, mais il est aussi conçu de manière à donner, au moins dans l'une de ses parties, une impression de longueur, et ce double aspect dit déjà quelque chose du traitement complexe du temps qui s'y déploie. Le poème constitue une imprécation contre un personnage surnommé « Ibis » par référence, dit Ovide, à l'*Ibis* de Callimaque, et qui, à Rome, menace la réputation et les biens du poète-narrateur relégué. Cette *iniuria magna* (« un grand crime¹ ») qui vient s'ajouter de manière intolérable à la souffrance de la *relegatio* est évoquée aussi dans les *Tristes* et les *Pontiques*. Mais ici, elle suscite une véritable guerre verbale. Le *Contre Ibis* se présente en effet comme un acte de représailles proportionnées aux agissements d'« Ibis », représailles dont la pièce maîtresse, qui occupe 388 vers (c'est-à-dire 60% du poème), est la liste, d'une violence extrême, des centaines de supplices, mythologiques surtout, historiques pour quelques-uns, que le poète-narrateur souhaite à « Ibis ». C'est beaucoup, et ce poème, cette liste surtout, sont faits pour provoquer toutes sortes de sensations et sentiments intenses, qui peuvent varier d'un lecteur à l'autre – inconfort, exaspération, vertige, nausée, hilarité –, mais qui sont tous liés à la conjonction de la cruauté et de la longueur. Et pourtant, Ovide conclut en définissant son texte comme un *subito* [...] *libello* (« un petit livre impromptu ») qui n'est là qu'« en attendant mieux », *tantisper*², comme un avertissement avant un autre livre qui, si « Ibis » continue ses attaques, lui fera vraiment la guerre, notamment en recourant à l'iambe et non, comme ici, au distique élégiaque ; et il affirme ailleurs à deux reprises que son contenu n'est que *pauca*, « un petit nombre », « bien peu³ », par rapport à tout ce qui pourrait et devrait être dit contre « Ibis ». Mais il affirme aussi que le poème contient dans sa substance le principe de sa propre démultiplication à l'infini et qu'il a vocation à s'inscrire dans le temps au point d'agir pour toujours. L'éphémère et l'éternel se rencontrent donc d'une manière particulièrement originale dans le *Contre Ibis* ; et s'ils le font, c'est parce que s'y met en œuvre

¹ Ovide, *Contre Ibis*, v. 7. Le texte et la traduction du *Contre Ibis* cités dans cet article sont ceux de l'édition de J. André, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2003 (1963).

² *Haec tibi tantisper subito sint missa libello*, « Reçois, en attendant mieux, ces vœux d'un petit livre impromptu » ; je traduirais plutôt *subito* par « précipité » (*ibid.*, v. 639).

³ *Ibid.*, v. 197 et 641.

un traitement du temps qui fait de ce poème un récit de métamorphose, au même titre que ceux qui constituent la trame des *Métamorphoses*. C'est ce récit que je me propose de retracer en suivant le plan du poème :

- I. Vers 1-66 : le *prooemium*
- II. Vers 67-126 : la *deuotio*
- III. Vers 127-208 : les supplices promis
- IV. Vers 209-250 : l'horoscope d'« Ibis »
- V. Vers 251-638 : la liste des tortures
- VI. Vers 639-644 : la conclusion

I. L'homme mis en scène par les tout premiers vers du *Contre Ibis* est emprisonné dans le présent de sa douleur :

[1] *Tempus ad hoc lustris bis iam mihi quinque peractis,*
omne fuit Musae carmen inerme meae,
nullaque, quae possit, scriptis tot milibus extat
littera Nasonis sanguinolenta legi,
[5] *nec quemquam nostri nisi me laesere libelli :*
artificis periit cum caput arte sua.
Vnus – et hoc ipsum est iniuria magna – perennem
candoris titulum non sinit esse mei.
Quisquis is est (nam nomen adhuc utcumque tacebo),
[10] *cogit inadsuetas sumere tela manus.*
Ille relegatum gelidos Aquilonis ad ortus
non sinit exilio delituisse meo ;
uulneraque immitis requiem quaerentia uexat,
iactat et in toto nomina nostra foro ;
[15] *perpetuoque mihi sociatam foedere lecti*
non patitur uiui funera flere uiri,
cumque ego quassa meae complectar membra carinae,
naufragii tabulas pugnat habere mei
et, qui debuerat subitas extinguere flammis,
[20] *hic praedam medio raptor ab igne petit.*
Nititur ut profugae desint alimenta senectae.

« Jusqu'à ce jour, alors que j'ai déjà vécu deux fois cinq lustres, jamais en ses chants ma Muse n'a pris les armes, et l'on ne peut, parmi tant de milliers de lettres qu'a tracées Nason, en lire une seule qui soit souillée de sang ; mes livres n'ont blessé que moi : c'est l'artiste lui-même qui périt avec son Art. Un seul homme – et cela même est un grand crime – ne me permet pas de garder un éternel renom de bonté. Quel qu'il soit (car, de toute manière, je tairai encore son nom), il contraint mes mains inexpertes à prendre les armes. Il ne souffre pas que, relégué aux lieux glacés où se lève l'Aquilon, je demeure oublié dans mon exil ; le

cruel irrite des blessures qui demandent le repos et profère notre nom dans tout le Forum ; à celle qu'un pacte éternel associe à ma couche il ne permet pas de pleurer la mort d'un époux vivant et, tandis que j'embrasse les débris de mon navire, il me dispute les planches de mon naufrage ; au lieu d'éteindre les flammes jaillissantes, ce pillard cherche sa proie au cœur de l'incendie. Il s'efforce d'affamer ma vieillesse exilée⁴. »

Le poème commence donc sur l'image d'un homme brisé, pour qui, à l'arrachement dramatique représenté par la relégation, s'est ajoutée, comme une douleur de trop, l'atteinte subie de la part d'un individu qui n'est pas nommé et ne le sera pas. Cette image est figée dans un présent qui semble devoir durer toujours, le présent même des *Tristes* et des *Pontiques*, avec l'entrelacement de leurs variations autour d'une douleur qui se dit encore et encore. Mais le scénario du *Contre Ibis* est différent, et l'une des premières surprises de ce texte qui en comporte beaucoup est que, dès le v. 22, les choses s'inversent : *Heu ! Quanto est nostris dignior ipse malis !* (« Ah ! qu'il mérite lui-même bien mieux nos maux⁵ ! »). Nous quittons le présent, en tout cas ce présent-là, celui du *dolor* pur, fermé sur lui-même, et nous le quittons définitivement. C'est le futur qui s'impose : futur flou de l'adoucissement par le Prince, peut-être, un jour, de la relégation, et surtout futur immédiat et concret de la vengeance contre l'ennemi. La suite du prologue prend la forme d'une déclaration de guerre : *At tibi, calcasti qui me, uiolente, iacentem, / quod licet hei ! misero, debitus hostis ero* (« Mais toi, cruel, qui m'as foulé aux pieds quand je serai à terre, autant que le permet, las ! mon malheur, je serai l'ennemi que tu mérites⁶. »). Et dès que ce futur-là s'est imposé, nous larguons aussi les amarres par rapport à la situation initiale, et le ressassement lancinant, potentiellement infini de la douleur cède la place à un autre langage :

*Desinet esse prius contrarius ignibus umor,
iunctaque cum luna lumina solis erunt,
parsque eadem caeli zephyros emittet et euros,
et gelido tepidus flabit ab axe notus,
[35] et noua fraterno ueniet concordia fumo
quem uetus accensa separat ira pyra,
Et uer autumnno, brumae miscebitur aestas,
atque eadem regio uesper et ortus erit,
quam mihi sit tecum, positis quae sumpsimus armis,
[40] gratia commissis, improbe, rupta tuis.*

« L'eau cessera d'être contraire aux flammes, le soleil et la lune uniront leurs clartés, une même région céleste déchaînera les Zéphyrus et les Eurus, le tiède Notus soufflera du pôle glacé, une concorde nouvelle surgira des fumées fraternelles qu'une antique colère divise sur le bûcher, le printemps se confondra avec l'automne, avec l'hiver l'été, Vesper et l'Orient ne

⁴ *Ibid.*, v. 1-21.

⁵ *Ibid.*, v. 22.

⁶ *Ibid.*, v. 29-30.

formeront plus qu'une même région avant que, déposant les armes, je renoue avec toi, misérable, les relations rompues par tes méfaits⁷. »

Ce langage est celui des *adynata* et, en même temps qu'eux, de la mythologie, que nous voyons poindre ici à travers les « fumées fraternelles », allusion à la haine entre Étéocle et Polynice. En lisant ces vers, nous comprenons que c'est vers cette temporalité-là que le poème tend, celle de l'éternité, dans laquelle pourra se réparer et se sublimer l'instant de la scission, du deuil de soi-même. Pour cela, le prologue mime en temps réel l'invention d'une forme nouvelle. La suite du prologue définit le *Contre Ibis* comme un texte écrit en attendant un second texte qui, lui, sera en iambes et donnera à l'ennemi son vrai nom. Le temps du poème qui se déploie sous nos yeux est donc celui d'un *nondum* (« pas encore⁸ »), comme si le *Contre Ibis* mettait d'emblée en scène, paradoxalement, son propre effacement devant un autre poème. Il y a là un dispositif complètement singulier dans l'œuvre d'Ovide, et il se double aussitôt d'un autre dispositif, lui aussi très artificiel, qui consiste à s'inspirer de l'*Ibis* de Callimaque et à écrire un poème obscur, énigmatique :

[55] *Nunc quo Battiades inimicum deuouet Ibin,
hoc ego deuoueo teque tuosque modo,
utque ille historiis inuoluam carmina caecis,
non soleam quamuis hoc genus ipse sequi.
Illius ambages imitatus in Ibide dicar*
[60] *oblitus moris iudicii que mei,
et, quoniam qui sis nondum quaerentibus edo,
Ibidis interea tu quoque nomen habe,
utque mei uersus aliquantum noctis habebunt,
sic uitae series tota sit atra tuae !*

« Aujourd'hui, comme le fils de Battos dévoue son ennemi Ibis, moi, je te dévoue, toi et les tiens, et, comme lui, je draperai mes vers de légendes obscures, bien que je n'aie pas coutume moi-même de pratiquer ce genre. On dira que j'ai imité les énigmes de son Ibis, oubliant ma manière et mes goûts. Puisque je ne révèle pas encore ton nom aux curieux, prends toi aussi pour l'instant celui d'Ibis et, de même que mes vers se voileront de quelque obscurité, ainsi puisse être sombre le cours entier de ta vie ! Cet ouvrage, à ton anniversaire et aux calendes de Janus, fais-le-toi lire d'une bouche qui ne mentira pas⁹. »

La douleur initiale s'arrache ici à elle-même en prenant le plus long détour, celui d'un passé littéraire plongeant ses racines dans le temps immémorial de la mythologie, ces *historiis* [...] *caecis* (« légendes obscures ») du v. 57, convoquées pour substituer au langage éphémère de la

⁷ *Ibid.*, v. 31-40.

⁸ *Ibid.*, v. 48.

⁹ *Ibid.*, v. 55-64.

douleur la langue immortelle de la *fabula*. C'est bien à une métamorphose que nous assistons, celle d'un « je » qui se met en scène convertissant son *dolor* en *furor* et inventant devant nous les voies de l'inversion d'une catastrophe existentielle en victoire poétique.

II. Le *Contre Ibis* sera donc, comme l'*Ibis* de Callimaque auquel il emprunte même le nom de l'ennemi, une violente imprécation dont l'obscurité aura pour fonction, écrit Ovide, de plonger dans les ténèbres la vie d'« Ibis ». Ce qui nous est décrit ici est une cérémonie littéraire. Mais elle prend aussi l'apparence d'une cérémonie magico-religieuse : *deuoueo teque tuosque* (« Je te dévoue, toi et les tiens »), dit le v. 56 ; *Illum ego deuoueo* (« je le maudis, moi »), redira le v. 95¹⁰. Et la deuxième partie du poème met en œuvre frontalement cet aspect du texte, quand le poète-narrateur endosse le personnage du « prêtre » (le mot *sacerdos* figure au v. 97) s'appêtant à procéder rituellement et solennellement au sacrifice de sa « victime » (*hostia*, v. 106). Nous sommes à nouveau au présent, mais il n'a plus rien à voir avec celui du prologue, parce que le mode a changé. C'est désormais l'impératif présent, quand tous les dieux sont convoqués pour rendre la cérémonie efficace :

*Di maris et terrae, quique his meliora tenetis
inter diuersos cum Ioue regna polos,
huc, precor, huc uestras omnes aduertite mentes
[70] et sinite optatis pondus inesse meis,
ipsaque tu, Tellus, ipsum cum fluctibus Aequet,
ipse meas Aether accipe summe preces ;
sideraque et radiis circumdata Solis imago
Lunaque, quae numquam quo prius orbe micat,
[75] Noxque tenebrarum specie reuerenda tuarum,
quaque ratum triplici pollice netis opus,
quique per infernas horrendo murmure ualles
imperiuratae laberis amnis aquae,
quasque ferunt torto uittatis angue capillis
[80] carceris obscuras ante sedere fores,
uos quoque, plebs superum, Fauni Satyrique Laresque
fluminaque et nymphae semideumque genus,
denique ab antiquo diui ueteresque nouique
in nostrum cuncti tempus adeste chao,
[85] carmina dum capiti male fido dira canuntur
et peragunt partes ira dolorque suas.
Adnite optatis omnes ex ordine nostris
et sit pars uoti nulla caduca mei.*

¹⁰ *Ibid.*, v. 56 et 95.

« Dieux de la mer et de la terre et vous qui, plus heureux, régnerez avec Jupiter entre les pôles opposés, vers moi, je vous prie, vers moi tournez toutes vos pensées et donnez du poids à mes vœux. Et toi-même, Tellus, toi-même, Mer avec tes flots, toi-même, Éther sublime, écoutez ma prière ; astres, image radieuse du Soleil, Lune qui brilles d'un orbe toujours changeant, Nuit que rend redoutable la vue des ténèbres, et vous qui d'un triple pouce filez la tâche fixée ; toi qui, par les vallées infernales, coules avec un horrible grondement, fleuve par l'eau duquel on ne jure pas en vain ; vous qui, des serpentstordus en bandelettes dans vos cheveux, siègez, dit-on, aux sombres portes du cachot ; vous aussi, foule des dieux d'en haut, Faunes, Satyres et Lares, fleuves, nymphes et race des demi-dieux ; vous tous enfin, dieux anciens et nouveaux de l'antique chaos jusqu'à notre époque, assistez-moi tandis que sur sa tête perfide retentissent d'horribles chants où la colère et la douleur tiennent leurs parties. Tous, agréez point par point mes désirs et qu'aucun de mes vœux ne soit stérile¹¹. »

Puis, quand le poète-narrateur s'adresse à « Ibis », c'est le subjonctif présent qui fait son entrée, et il sera déterminant dans la partie la plus longue du poème, dont la thématique s'annonce ici :

*Terra tibi fruges, amnis tibi deneget undas,
deneget adflatus uentus et aura suos ;
nec tibi sol clarus nec sit tibi lucida Phoebe,
[110] destituant oculos sidera clara tuos,
nec se Volcanus nec se tibi praebeat aer,
nec tibi det tellus nec tibi pontus iter.
Exul, inops erres alienaque limina lustres
exiguumque petas ore tremente cibum.
[115] Nec corpus querulo nec mens uacet aegra dolore,
noxque die grauior sit tibi, nocte dies,
sisque miser semper, nec sis miserabilis ulli ;
gaudeat aduersis femina uirque tuis !
Accedat lacrimis odium dignusque putere
[120] qui, mala cum tuleris plurima, plura feras.
Sitque, quod est rarum, solito defecta fauore
fortunae facies inuidiosa tuae,
causaque non desit, desit tibi copia mortis ;
optatam fugiat uita coacta necem
[125] luctatusque diu cruciatos deserat artus
spiritus et longa torqueat ante mora.*

« Que la terre te refuse ses moissons, le fleuve ses ondes, que te refusent leurs souffles le vent et la brise ; que le soleil soit pour toi sans éclat, la lune sans clarté, que les astres brillants se dérobent à tes yeux ; que Vulcain ni l'air ne s'offrent à toi, que la terre et la mer te refusent tout passage ! Exilé, sans ressources, vagabond, va chez autrui de seuil en seuil et quête d'une

¹¹ *Ibid.*, v. 67-88.

bouche tremblante un peu de nourriture ! Qu'une douleur gémissante ne laisse aucun repos à ton corps, à ton âme épuisés ; que la nuit te soit plus redoutable que le jour, le jour que la nuit ; sois toujours misérable sans jamais rencontrer de pitié ; que de ton infortune se réjouissent hommes et femmes ! Que la haine s'ajoute à tes larmes et sois jugé digne, malgré mille maux soufferts, d'en souffrir davantage ; que, par exception, soit privé de la sympathie coutumière le spectacle odieux de ta fortune ; aie des raisons de mourir sans en avoir le moyen ; que l'obligation de vivre te fasse échapper à une mort souhaitée ; qu'après une longue lutte le souffle abandonne tes membres torturés, après le supplice d'une longue agonie¹² ! »

En jouant le rôle du prêtre d'une cérémonie qu'il situe au point de rencontre entre les Ἄραί, malédictions écrites en vers par les poètes alexandrins, et les *deuotiones*, rituels romains destinés à la fois à fixer sur des tablettes (d'où leur autre nom de *defixiones*) le nom d'un ennemi pour l'immobiliser et l'empêcher de nuire et à appeler contre lui la colère des dieux, le poète-narrateur du *Contre Ibis* se met en scène allant plus loin encore dans la transmutation de sa douleur en fureur et d'un présent à la fois étroit et infiniment augmenté par la souffrance en un temps sans limites. L'homme qui nous parle ici, ou plutôt qui s'adresse aux dieux avec une audacieuse certitude puis à « Ibis » avec une ironie cruelle, n'est plus le même que celui du prologue ; il ne vit plus dans la même zone temporelle. Et d'ailleurs, quand, dans les v. 67-88 cités plus haut, il appelle à lui la puissance agissante des dieux, ce sont tous les dieux, venus de partout, mais aussi de toutes les strates du temps : *ab antiquo diui ueteresque nouique / in nostrum cuncti tempus adeste chao* (« Vous tous enfin, dieux anciens et nouveaux de l'antique chaos jusqu'à notre époque, assistez-moi¹³ »). Ce « je » est le même que celui du prologue des *Métamorphoses*, appelant les dieux à l'assister dans une aventure vouée à dépasser l'espace et le temps :

*In noua fert animus mutatas dicere formas
corpora ; di, coeptis, nam uos mutastis et illas,
adspirate meis primaque ab origine mundi
ad mea perpetuum deducite tempora carmen.*

« Je me propose de dire les métamorphoses des corps en des corps nouveaux ; ô dieux (car ces métamorphoses sont aussi votre ouvrage), secondez mon entreprise de votre souffle et conduisez sans interruption ce poème depuis les plus lointaines origines du monde jusqu'à mon temps¹⁴. »

Ce dépassement des contraintes spatio-temporelles est aussi ce que dit l'épilogue des *Métamorphoses* :

¹² *Ibid.*, v. 107-126.

¹³ *Ibid.*, v. 83-84.

¹⁴ Ovide, *Métamorphoses*, I, 1-4, texte établi et traduit par G. Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », t. I, 2015 (1925).

*Iamque opus exegi quod nec Iouis ira nec ignis
nec poterit ferrum nec edax abolere uetustas.
Cum uolet, illa dies, quae nil nisi corporis huius
ius habet, incerti spatium mihi finiat aevi ;
[875] parte tamen meliore mei super alta perennis
astra ferar nomenque erit indelebile nostrum ;
quaque patet domitis Romana potentia terris,
ore legar populi perque omnia saecula fama,
siquid habent ueri uatum praesagia, uiuam.*

« Et maintenant j'ai achevé un ouvrage que ne pourront détruire ni la colère de Jupiter, ni la flamme, ni le fer, ni le temps vorace. Que le jour fatal qui n'a de droits que sur mon corps mette, quand il voudra, un terme au cours incertain de ma vie : la plus noble partie de moi-même s'élancera, immortelle, au-dessus de la haute région des astres et mon nom sera impérissable ; aussi loin que la puissance romaine s'étend sur la terre domptée, les peuples me liront et, désormais fameux, pendant toute la durée des siècles, s'il y a quelque vérité dans les pressentiments des poètes, je vivrai¹⁵. »

Mon hypothèse est que le trajet qui va du prologue à l'épilogue des *Métamorphoses* se retrouve, exactement de la même nature, dans le *Contre Ibis*, et que les deux poèmes nous racontent la même histoire, celle de la substitution de l'éternel à l'éphémère par une métamorphose du « je ».

III. Or, la troisième partie du *Contre Ibis*, les v. 127-208, constituent un échelon déterminant dans cette métamorphose. Toute cette section du poème est écrite, cette fois, à l'indicatif futur, et elle nous annonce les supplices d'« Ibis », ceux qui vont être détaillés dans l'immense liste des v. 251-638. Mais c'est une annonce biaisée, en ce sens qu'elle nous dit en réalité autre chose que cette liste. Et ce qu'elle nous dit est pleinement en rapport avec la question du temps. En effet, ces vers nous expliquent que la liste à venir sera, en tant qu'objet concret, éphémère et limitée :

*Inde ego pauca canam, frondes ut siquis ab Ida
aut summam Libyco de mare carpat aquam.
Nam neque quot flores Sicula nascantur in Hybla,
[200] quotue ferat dicam terra Cilissa crocos,
nec, cum tristis hiems Aquilonis inhorruit alis,
quam multa fiat grandine canus Athos,
nec mala uoce mea poterunt tua cuncta referrri,
ora licet tribuas multiplicata mihi.*

¹⁵ *Ibid.*, XV, 871-879, t. III, 2002 (1930).

« Je n'en chanterai qu'un petit nombre, comme on cueillerait quelques feuillages de l'Ida et de l'eau à la surface de la mer Libyenne, car je ne saurais dire combien de fleurs naissent sur l'Hybla sicilien ou combien de safrans porte la terre de Cilicie ni, quand l'affreux hiver frissonne sous les ailes de l'Aquilon, combien de grêlons blanchissent l'Athos, et ma voix ne pourra rapporter toutes tes souffrances, quand on me donnerait mille bouches. Malheur à toi ! Dans ta misère, tu subiras de si nombreuses et si cruelles infortunes qu'elles m'arracheront, je crois, à moi aussi des larmes. Ces larmes me donneront un bonheur sans fin ; ces pleurs me seront plus doux que le rire¹⁶. »

Mais, loin de déplorer cette limitation spatio-temporelle, Ovide l'exhibe avec ironie, avec joie même. Le poème chantera *pauca*, « un petit nombre » de maux (v. 197), mais il le peut puisqu'il a la capacité de provoquer même les tortures qu'il n'aura pas dites, même celles que le poète n'aura pas pensées. Cette partie du texte affirme en effet que, par la puissance même de l'écriture, le geste des repréailles du poète-narrateur torturant « Ibis » est voué à se prolonger au-delà de leur vie terrestre, à l'un et à l'autre :

[135] *Pugnabunt arcu dum Thraces, Iazyges hasta,
dum tepidus Ganges, frigidus Hister erit,
robora dum montes, dum mollia pabula campi,
dum Tiberis liquidas Tuscus habebit aquas,
tecum bella geram ; nec mors mihi finiet iras,
[140] saeua sed in manes manibus arma dabo.
Tum quoque, cum fuero uacuas dilapsus in auras,
exanimis mores oderit umbra tuos ;
tum quoque factorum ueniam memor umbra tuorum,
insequar et uultus ossea forma tuos.*

[145] *Siue ego, quod nollem, longis consumptus ab annis,
siue manu facta morte solutus ero,
siue per immensas iactabor naufragus undas
nostraque longinquus uiscera piscis edet,
siue peregrinae carpent mea membra uolucres,
[150] siue meo tingent sanguine rostra lupi,
siue aliquis dignatus erit supponere terrae
et dare plebeio corpus inane rogo,
quicquid ero, Stygiis erumpere nitar ab oris
et tendam gelidas ultor in ora manus.*

[155] *Me uigilans cernes, tacitis ego noctis in umbris
excitiam somnos uisus adesse tuos.
Denique, quicquid ages, ante os oculosque uolabo
et querar et nulla sede quietus eris.
Verbera saeua dabunt sonitum nexaeque colubris*

¹⁶ *Contre Ibis, op. cit.*, v. 197-204.

[160] *conscia fumabunt semper ad ora faces.*
His uiuus furiis agitabere, mortuus isdem,
et breuior poena uita futura tua est.

« Tant que les Thraces combattront à l'arc, les Iazyges à la lance, tant que le Gange sera tiède et l'Hister glacé, tant que les monts auront des chênes, les plaines de tendres pâturages, tant que couleront les eaux du Tibre étrusque, je te combattrai et la mort ne mettra pas fin à ma colère, mais j'armerai d'armes cruelles mes mânes contre tes mânes. Alors même que je me serai évanoui dans le vide des airs, mon ombre inanimée haïra ta conduite ; alors même je viendrai, ombre gardant le souvenir de tes actes, et l'image de mon squelette poursuivra tes regards. Soit que, à dieu ne plaise, je meure par une mort de ma main, soit qu'un naufrage me ballote sur l'immensité des mers et qu'un lointain poisson dévore mes entrailles, soit que des oiseaux étrangers déchirent mes membres, soit que les loups teignent leurs gueules de mon sang, soit qu'on daigne me mettre en terre et livrer mon corps sans âme au bûcher plébéien, quel que soit mon sort, je tâcherai de m'arracher aux bords du Styx et je tendrai, pour me venger, mes mains glacées vers ton visage. Tu me verras dans tes veilles et, t'apparaissant dans les ombres silencieuses de la nuit, je chasserai ton sommeil. Enfin, quoi que tu fasses, je volerai devant ton visage et devant tes yeux, je gémirai et nulle part tu n'auras de repos. De cruels coups de fouet retentiront et des torches entrelacées de serpents fumeront sans cesse devant ton visage coupable. Vivant ou mort, ces furies te tourmenteront, et ta vie sera plus brève que ton châtement¹⁷. »

Ici, la victoire du poète-narrateur sur son ennemi est anticipée, par la certitude que le poème peut vaincre la mort physique et continuer pour toujours à libérer sa fureur contre « Ibis ». Or, s'il le peut, c'est parce qu'il va chercher son langage dans un univers qui, par définition, échappe aux contingences du temps : la mythologie, dans laquelle cette partie du poème nous fait entrer, et plus précisément la région la plus sombre et la plus furieuse de la mythologie, les Enfers, séjour des grands damnés :

In loca ab Elysiis diuersa fugabere campis,
quasque tenet sedes noxia turba, coles :
[175] *Sisyphus est illic saxum uoluensque petensque,*
quique agitur rapidae uinctus ab orbe rotae,
quaque gerunt umeris perituras Belides undas,
exulis Aegypti, turba cruenta, nurus.
Poma pater Pelopis praesentia quaerit et idem
[180] *semper eget liquidis, semper abundat aquis ;*
iugeribusque nouem qui summus distat ab imo
uisceraque assiduae debita praebet aui.
Hic tibi de Furiis scindet latus una flagello
ut sceleris numeros confiteare tui,

¹⁷ *Ibid.*, v. 135-162.

[185] *altera Tartareis sectos dabit anguibus artus,
 tertia fumantes incoquet igne genas.
 Noxia mille modis lacerabitur umbra, tuasque
 Aeacus in poenas ingeniosus erit :
 in te transcribet ueterum tormenta uirorum,
 [190] omnibus antiquis causa quietis eris.
 Sisyphæ, cui tradas reuolubile pondus habebis ;
 uersabunt celeres nunc noua membra rotæ ;
 hic et erit, ramos frustra qui captet et undas,
 hic inconsumpto uiscere pascet aues [...]*

« Tu seras chassé à l’opposé des Champs-Élysées et tu habiteras le séjour de la foule des coupables : Sisyphæ est là roulant son rocher et le ressaisissant, et celui qu’entraîne, enchaîné, l’orbe d’une roue rapide et les Bélides portant sur leurs épaules une eau destinée à fuir, troupe sanglante, brus d’Égyptus l’exilé. Le père de Pélopes veut cueillir des fruits à sa portée et toujours aussi il est privé d’une eau qui toujours coule à profusion ; celui qui de la tête aux pieds mesure neuf arpents présente sans cesse à l’oiseau les entrailles qui lui sont dues. Là, une des Furies te déchirera le flanc de son fouet pour te faire avouer tous tes crimes, une autre découpera tes membres pour les jeter aux serpents du Tartare, la troisième grillera tes joues fumantes. Ton ombre coupable sera déchirée de mille manières et Éaque mettra tout son génie dans tes supplices. Sur toi il déchargera de leurs tourments les hommes des anciens âges ; grâce à toi, tous ceux de jadis jouiront du repos. Sisyphæ, tu trouveras à qui passer ton fardeau qu’il retombe en roulant ; sur les roues rapides tourneront désormais de nouveaux membres ; c’est lui aussi qui voudra en vain saisir les branches et les ondes, lui qui repâtra les oiseaux de ses entrailles inépuisables¹⁸ [...] »

Une fois que le poème a atteint cette zone d’après la mort de tout le monde, et une fois qu’Ovide a figuré « Ibis » remplaçant d’un coup tous les damnés des Enfers, les deux ennemis peuvent s’affronter, car le poème les a placés sur le terrain qui est le seul possible pour que leur lutte à mort ne soit plus la haine de deux individus, mais une incarnation éternelle de la colère métamorphosée en création poétique. Le poète-narrateur peut donc « tuer » « Ibis ». Mais avant cela, il doit accomplir un dernier travail sur le temps.

IV. Ce travail est l’horoscope d’« Ibis », qui occupe les v. 209-250. Un mouvement soudain se fait vers le passé alors que la liste des tortures semblait pouvoir advenir ; un passé, en outre, complètement fantasmagorique puisqu’il s’agit du jour de la naissance d’« Ibis », reconstitué et associé à toute une série de signes funestes. Ainsi ce passage a-t-il une étrangeté peut-être encore plus grande que celle du reste du poème. Elle a sa fonction. Il s’agit d’achever de poser le cadre de l’assassinat verbal d’« Ibis » en affirmant que cet assassinat est, comme les événements qui

¹⁸ *Ibid.*, v. 173-194.

l'ont provoqué, le fruit du destin. La temporalité d'où va naître la liste des supplices d'« Ibis » n'est complète que quand ont été retracées ces deux lignes de vie qui, un jour, se sont croisées :

*Qui simul impura matris prolapsus ab aluo
Cinyphiam foedo corpore pressit humum,
sedit in aduerso nocturnus culmine bubo
funereoque graues edidit ore sonos.*
[225] *Protinus Eumenides lauere palustribus undis,
qua caua de Stygiis fluxerat unda uadis,
pectoraque unxerunt Erebeae felle colubrae,
terque cruentatas increpuere manus,
gutturaque imbuerunt infantia lacte canino*
[230] *(hic primus pueri uenit in ora cibus ;
perbibit inde suae rabiem nutricis alumnus,
latrat et in toto uerba canina foro),
membraque uinxerunt tinctis ferrugine pannis,
a male deserto quos rapuere rogo,*
[235] *et, ne non fultum nuda tellure iaceret,
molle super silices imposuere caput,
iamque recessurae uiridi de stipite factas
admorunt oculos usque sub ora faces.*
Flebat, ut est fumis infans contactus amaris,
[240] *de tribus est cum sic una locuta soror :*
*« Tempus in inensum lacrimas tibi mouimus istas
quae semper causa sufficiente cadent. »*
*Dixerat, at Clotho iussit promissa ualere,
neu it et infesta stamina pulla manu,*
[245] *et, ne longa suo praesagia diceret ore,
« Fata canet uates qui tua, dixit, erit. »*
*Ille ego sum uates ! Ex me tua uulnera discas,
dent modo di uires in mea uerba suas
carminibusque meis accedant pondera rerum,*
[250] *quae rata per luctus experiere tuos.*

« À peine eut-il glissé du ventre impur de sa mère et foulé de son corps affreux la terre de Cinyphie, qu'un hibou nocturne se percha en face de lui sur un faite et de son bec funèbre émit des sons sinistres. Aussitôt les Euménides le lavèrent des eaux d'un marais, dans un creux où débordaient les flots du Styx, oignirent sa poitrine du fiel d'une couleuvre de l'Érèbe et frappèrent trois fois dans leurs mains ensanglantées ; elles humectèrent son gosier encore sans voix du lait d'une chienne (telle fut la première nourriture que reçut sa bouche d'enfant ; nourrisson, il s'imbiba ainsi de la rage de sa nourrice et le Forum entier retentit de ses aboiements) et emmaillotèrent ses membres de lambeaux teints de rouille arrachés à un tombeau fâcheusement abandonné et, pour qu'il ne reposât point sans appui sur la terre nue,

elles posèrent sur des pierres sa tête encore tendre ; avant de se retirer, elles approchèrent de ses yeux, jusqu'à toucher son visage, des torches de bois vert. Il pleurait, comme le fait un petit enfant atteint par l'âtre fumée, quand l'une des trois sœurs prononça ces mots : "C'est pour l'éternité que nous t'avons fait verser ces larmes qui sans cesse auront un motif de couler". Elle dit, et Clotho ratifia ces promesses, et d'une main ennemie fila un noir écheveau ; et, pour éviter elle-même de longues prédiction : "Un poète viendra, dit-elle, qui chantera ton destin". Ce poète, c'est moi ! De moi tu connaîtras tes blessures, pourvu que les dieux accordent de leur puissance à mes paroles et que le poids de la réalité s'ajoute à mes vers dont tes souffrances te prouveront l'efficacité¹⁹. »

Les v. 1-250 du *Contre Ibis* convoquent donc toutes les dimensions du temps et opèrent leur fusion et leur transformation pour créer un milieu temporel hybride susceptible de libérer complètement le poète-narrateur du présent douloureux dans lequel le début du prologue nous l'a montré emprisonné. Quand nous parvenons au seuil de la liste des tortures, le temps biographique, avec sa dramatique limitation, s'est mué en temps mythologique, ouvert sur l'éternité, en même temps que le *dolor* impuissant de l'homme relégué et outragé des premiers vers est devenu le *furor* destructeur d'un personnage prêt à « tuer » son ennemi. Et nous aussi, nos repères ont été profondément bougés, court-circuités les uns après les autres par les virages temporels pris par un texte qui nous laisse, au v. 250, arrachés à nous-mêmes et transportés dans un territoire qui n'est plus celui de notre vie terrestre mais celui de la *fabula*, des histoires mythologiques et historiques, celles mêmes qui forment le langage de toute l'œuvre d'Ovide et en particulier des *Métamorphoses*. Alors peut commencer le *nefas* proprement dit, la riposte annoncée depuis le prologue.

V. Si, quand sonnent les premiers mots de cette riposte, pleins d'ironie et de cruauté, nous nous trouvons déjà dans un état de conscience modifié, cet état va être encore profondément, radicalement altéré par la lecture de la liste, dont voici le début :

Neue sine exemplis aeui cruciere prioris :
sint tua Troianis non leuiora malis,
quantaque clauigeri Poeantius Herculis heres,
tanta uenenato uulnera crure geras.
 [255] *Nec leuius doleas quam qui bibit ubera ceruae*
armatique tulit uulnus, inermis opem,
quique ab equo praeceps in Aleia decidit arua,
exitio facies cui sua paene fuit.
Id quod Amyntorides uideas trepidumque ministro
 [260] *praetemptes baculo luminis orbus iter,*
nec plus aspicias quam quem sua filia rexit,

¹⁹ *Ibid.*, v. 221-250.

*expertus scelus est cuius uterque parens,
 qualis erat, postquam est iudex de lite iocosa
 sumptus, Apollinea clarus in arte senex,
 [265] qualis et ille fuit, quo praecipiente columba
 est data Palladiae praeuia duxque rati,
 quique oculis caruit per quos male uiderat aurum,
 inferias nato quos dedit orba parens,
 pastor ut Aetnaeus, cui casus ante futuros
 [270] Telemus Eurymides uaticinatus erat,
 et duo Phinidae, quibus idem lumen ademit
 qui dedit, ut Thamyrae Demodocique caput.*

« Que ton supplice renouvelle les exemples des anciens âges : que tes maux ne soient pas inférieurs à ceux des Troyens ! Comme le fils de Péan, l'héritier d'Hercule porteur de massue, garde une énorme blessure en ta jambe empoisonnée. Ne souffre pas moins que celui qui but aux mamelles d'une biche, qu'un guerrier armé blessa et, désarmé, secourut, que celui qui tomba de son cheval dans les champs Aléens et dont la beauté faillit causer la perte. Vois ce que voyait le fils d'Amyntor et, privé de la lumière, explore en t'aidant d'un bâton ta route hésitante ; ne vois pas plus que celui que guida sa fille et dont les deux parents furent les victimes ; sois tel qu'était, après avoir été fait juge d'un plaisant débat, le vieillard illustre dans l'art d'Apollon, tel qu'aussi fut celui dont les conseils firent précéder et guider d'une colombe le navire Palladien et celui qui fut privé des yeux grâce auxquels, pour son malheur, il avait vu de l'or et qu'offrit en sacrifice aux mânes de son fils une mère en deuil ; tel que le berger de l'Etna à qui Télémus, fils d'Eurymus, avait prédit ses malheurs futurs, et les deux fils de Phineus que priva du jour celui qui l'avait aussi donné ; tel que le visage de Thamyras et de Démodocus²⁰. »

Nous voyons d'emblée que le temps de la liste est hybride. Les tortures qui commencent à s'amonceler sont des *exemplis aeui [...] prioris* (« les exemples des anciens âges », v. 251), mais le passé dans lequel elles sont puisées, même s'il inclut des allusions historiques, est fondamentalement celui, fictionnel, littéraire, de la *fabula*, qui absorbe dans sa substance même les événements réels, mis sur le même plan que les épisodes mythologiques. Le subjonctif présent qui va régner presque sans partage dans l'ensemble de la liste ne nous projette pas dans l'avenir – quelques indicatifs futurs sont là pour le faire, ou plutôt pour nous suggérer un autre horizon possible du texte – ; il nous place dans une temporalité qui est d'ordre mental et poétique. Entre ce « passé » et ce « futur » qui ne sont ni le passé et le futur, entre ces deux dimensions aussi évanescences l'une que l'autre, seul compte le présent de l'avènement de la liste, ce temps dans lequel nous la lisons conformément à la prescription des v. 65-66 : *Haec tibi natali facito Ianique*

²⁰ *Ibid.*, v. 251-272.

kalendis / non mentituro quilibet ore legat (« Cet ouvrage, à ton anniversaire et aux calendes de Janus, fais-le-toi lire d'une bouche qui ne mentira pas²¹. »).

Ne pas mentir, c'est jouer le jeu de la lecture, c'est-à-dire accepter la double contrainte inhérente à ces énigmes : le fait qu'elles s'offrent au jeu du décryptage, qu'elles nous incitent à ce jeu, impliquant alors une lecture lente de la liste, une expansion du présent de cette lecture, mais qu'elles se refusent en même temps à leur propre décodage parce que, comme nous le percevons très vite, elles valent moins individuellement que par la masse qu'elles forment et qui grossit devant nous comme un véhicule monstrueux, à la fois complètement hétéroclite et complètement homogène, lancé à pleine vitesse, formant un précipité poétique et mental foudroyant, presque instantané en ce sens – et c'est le sens de l'expression *subito* [...] *libello* (« un petit livre impromptu ») du v. 639. Il n'y a alors qu'à lâcher prise et à se laisser envahir par le présent fascinant et ravageur des tortures qui se succèdent contre « Ibis », selon le seul principe de l'association d'idées et dans une *variatio* d'autant plus troublante qu'elle n'est pas totale et qu'ici et là des échos, des ressemblances, voire des séries se dessinent.

[415] *Qualis Achaemenidis, Sicula desertus in Aetna*
Troica cum uidit uela uenire, fuit,
qualis erat nec non fortuna binominis Iri,
quique tenent pontem, quae tibi maior erit ;
filius et Cereris frustra tibi semper ametur
[420] *destituaturque tuas usque petitus opes,*
utque per alternos unda labente recursus
subtrahitur presso mollis harena pedi,
sic tua nescio qua semper fortuna liquescat
lapsaque per medias effluat usque manus,
[425] *utque pater solitae uarias mutare figuras,*
plenus inextincta conficiare fame !
Nec dapis humanae tibi sint fastidia, quaque
parte potes Tydeus temporis huius eris,
atque aliquid facies, a uespere Solis ad ortus
[430] *cur externati rursus agantur equi.*
Foeda Lycaoniae repetes conuiuia mensae
temptabisque cibi fallere fraude Iouem,
teque aliquis posito temptet uim numinis opto,
Tantalides tu sis, tu Teleique puer,
[435] *et tua sic latos spargantur membra per agros,*
tamquam quae patrias detinuere uias.
Aere Perilleo ueros imitere iuuencos
ad formam tauri conueniente sono,
utque ferox Phalaris lingua prius ense resecta

²¹ *Ibid.*, v. 65-66.

[440] *more bouis Paphio clausus in aere gemas,*
dumque redire uoles aeui melioris in annos,
ut uetus Admeti decipiare socer [...]

« Aie le sort d’Achéménide quand, abandonné sur l’Etna sicilien, il vit venir les voiles troyennes ! Aie la fortune aussi d’Irus au double nom et de ceux qui logent au pont : elle sera encore trop grande pour toi ; adore toujours en vain le fils de Cérès ; que, sans cesse imploré, il néglige le soin de ta fortune et, comme le va-et-vient des flots dérobe le sable mou sous le pied qui s’enfonce, puisse ainsi ta fortune, je ne sais comment, se dissoudre sans cesse, glisser et couler toujours entre tes mains, et, comme le père d’une fille habituée aux métamorphoses variées, puisses-tu, le ventre plein, te consumer d’une faim inassouvie ! Tu n’éprouveras pas de dégoût d’un festin de chair humaine et, en ceci du moins, tu seras le Tydée de notre époque et tu commettras un crime qui fasse reculer d’horreur les chevaux du Soleil du couchant au levant. Tu renouvelleras l’horrible festin de la table de Lycaon et tu voudras surprendre Jupiter par des mets trompeurs et je souhaite que l’on te serve en mets pour éprouver la puissance d’un dieu, que tu sois le fils de Tantale, que tu sois l’enfant de Télée, et que tes membres soient dispersés à travers les vastes champs, comme ceux qui retardèrent la route d’un père. Dans l’airain de Périllus, imite les vrais bouillons par des cris en accord avec la forme du taureau et, comme le barbare Phalaris, la langue tranchée par l’épée, enfermé dans l’airain de Paphos, gémissant, mugis comme un bœuf ; en voulant revenir aux années d’un âge meilleur, sois trompé comme le vieux beau-père d’Admète²² [...] »

Ce présent de la liste est, pour nous, paradoxal, car il est à la fois dilaté à l’infini au fur et à mesure qu’elle se déploie, arborescente, furieuse, euphorique, et resserré sur l’instant où chaque torture atteint notre esprit. Longue et courte à la fois, cette liste à la temporalité inédite produit peu à peu une altération de notre rapport au temps qui va de pair, plus largement, avec une altération de notre état. Égarés dans l’espace-temps créé de toutes pièces pour nous par ce texte dont nous sommes le seul destinataire – autrement dit, « Ibis », c’est, en un sens, nous et rien que nous –, nous ne savons plus où nous en sommes et c’est une expérience violente qui nous est proposée, quels que soient les sensations et les sentiments que le poème provoque en nous – et il peut nous faire souffrir, nous dégoûter, nous révolter, nous épuiser, mais aussi nous stimuler, nous remplir d’admiration, nous faire rire aussi, à force d’outrance

Comment arrêter une telle *machina* ? Comment suspendre ce temps lui-même suspendu, ce hors-temps ? La seule solution, puisque de toute manière nous avons été prévenus que la liste portait en elle son propre principe de démultiplication et qu’elle était donc apte à dire même ce qu’elle ne dirait pas, est le freinage brutal, la coupure abrupte du flot des supplices. C’est ce qui se passe effectivement ; si ce n’est que le tunnel poétique et existentiel qu’est cette liste, avec son empilement fou de destins brisés, nous laisse, quand nous en ressortons, bien loin du lieu où nous

²² *Ibid.*, v. 415-442.

nous trouvions avant d’y entrer. Le dernier item de la liste, la dernière torture souhaitée à « Ibis », est en effet, prodige de virtuosité rhétorique ou retournement bouleversant – ou les deux –, la relégation d’Ovide elle-même, dont on apprécie mieux l’effet en remontant un peu plus haut :

*Qualis equos pacto, quos fortis agebat Achilles,
acta Phrygi timido est, nox tibi talis eat,
nec tu quam Rhesus somno meliore quiescas,
[630] quam comites Rhesi tum necis, ante uiae,
quam quos cum Rutulo morti Ramnete dederunt
impiger Hyrtacides Hyrtacidaeque comes,
Cliniadaeue modo, circumdatus ignibus atris
membra feras Stygiae semicremata neci,
[635] utque Remo muros auso transire recentes,
noxia sint capiti rustica tela tuo ;
denique Sarmaticas inter Geticasque sagittas
his precor ut uiuas et moriari locis !*

« Puisses-tu passer une nuit semblable à celle du lâche Phrygien auquel avaient été promis les chevaux que guidait le vaillant Achille, et puisses-tu ne pas dormir d’un meilleur sommeil que ceux qui suivirent Rhésus dans son expédition, puis dans la mort, que ceux que massacrèrent, avec le Rutule Rhamnès, le courageux fils d’Hyrtacus et le compagnon du fils d’Hyrtacus ; comme le fils de Clinias cerné par les sombres flammes, livre à la mort Stygienne tes membres à demi consumés ; comme Rémus qui osa franchir les murailles nouvelles, qu’une arme rustique te frappe à la tête ! Enfin, parmi les flèches des Gètes et des Sarmates, je souhaite que tu vives et meures ici même²³. »

Ici, la boucle semble bouclée, et en un sens elle l’est, car le poème revient à la réalité biographique sur laquelle il s’est ouvert et répond pleinement à l’exclamation du v. 22 : *Heu ! Quanto est nostris dignior ipse malis !* (« Ah ! qu’il mérite lui-même bien mieux nos maux²⁴ ! »). Mais ce rappel du présent dramatique du prologue est fait pour nous montrer qu’entre-temps, une métamorphose a eu lieu : le *dolor* du poète-narrateur a été transformé, par des voies poétiques et rhétoriques, en un *furor* agissant, créateur, producteur d’un objet littéraire inédit capable d’accomplir un *nefas* – l’anéantissement verbal d’« Ibis ». Et cette métamorphose est aussi celle du présent biographique, dévasté et figé par la double catastrophe de la *relegatio* et de l’*iniuria*, en un présent victorieux et éternel, celui d’un poète-narrateur qui, en convoquant contre « Ibis », par centaines, des identités d’emprunt qui sont d’ailleurs autant de figures présentes dans l’œuvre ovidienne, est devenu l’un de ses propres personnages, non pas pour le pire, comme quand, dans la toute première élégie des *Tristes*, il écrivait *His mando dicas inter mutata referri / fortunae uultum corpora posse meae* (« Je te charge de leur dire qu’on peut ranger parmi ces

²³ *Ibid.*, v. 627-638.

²⁴ *Ibid.*, v. 22.

métamorphoses celle du visage de ma fortune²⁵ »), mais au sens où il a élevé la souffrance qui est la sienne – vivre et mourir « parmi les flèches des Gètes et des Sarmates » – au rang des grandes souffrances mythologiques et historiques qu’il a évoquées pendant des centaines de vers. Et c’est nous aussi qui, dans le même temps, avons été transformés, arrachés à tous nos repères, à commencer par nos repères temporels, et soumis à un parcours radical, inconfortable, douloureux même, mais aussi, comme l’écrit Olivier Sers dans l’introduction de sa toute récente traduction, « purgatif, cathartique et remontant²⁶ ». C’est peut-être cela qu’Ovide nous signale quand, évoquant l’oiseau ibis à propos de l’*Ibis* de Callimaque, il le décrit comme *uolucris [...] corpora proiecta quae sua purgat aqua* (« l’oiseau qui se purge d’un lavement d’eau²⁷ ») : à l’image de l’oiseau à la fois sale et sacré qui est son emblème, le poème s’applique à lui-même, et avec lui à son auteur et à son lecteur, un traitement de choc qui, à la fois, soulage immédiatement la douleur et la guérit pour toujours en la transposant dans une autre dimension, celle de la poésie.

VI. La conclusion du poème ne nous dit pas autre chose :

*Haec tibi tantisper subito sint missa libello,
[640] immemores ne nos esse querare tui,
pauca quidem, fateor, sed di dent plura rogatis
multiplicentque suo uota fauore mea.
Postmodo plura leges et nomen habentia uerum
et pede quo debent acria bella geri.*

« Reçois, en attendant mieux, ces vœux d’un petit livre impromptu, pour que tu ne puisses pas te plaindre de mon oubli ; c’est bien peu, je l’avoue, mais veuillent les dieux m’accorder au-delà de mes demandes et leur faveur multiplier mes vœux ! Plus tard tu en liras davantage, avec ton véritable nom et sur le mètre propre à la violence des guerres²⁸. »

Ces vers, eux aussi, bouclent la boucle mais signent en même temps l’accomplissement de la métamorphose. Car Ovide nous a déjà dit, dans les premières sections du poème, que celui-ci était quelque chose de petit, un instantané de colère dont la valeur était tout entière contenu dans le présent de son avènement, infime point du temps par rapport au poème à venir, plus long, qui donnerait à « Ibis » son vrai nom et le châtierait dans la bonne forme métrique. Mais il nous a déjà dit aussi, comme il le fait ici, que la liste des tortures contenait en elle-même son propre coefficient multiplicateur, le principe de sa propre extension à l’infini. Alors il n’est pas besoin

²⁵ Ovide, *Tristes*, I, 1, v. 119-120, texte établi et traduit par J. André, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2008 (1968).

²⁶ *Contre Ibis* de (sic) Ovide suivi de la *Syrinx* de Théocrite, émendés, présentés et traduits par O. Sers (texte établi par J. André pour le *Contre Ibis* et par F. Buffière pour la *Syrinx*), Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 17 de l’introduction (intitulée « Les cadavres exquis d’Ovidius Naso »).

²⁷ *Contre Ibis*, *op. cit.*, v. 449-450.

²⁸ *Ibid.*, v. 639-644.

d'un autre texte ; et quand nous émergeons de cette liste, qui est à la fois une totalité des possibilités du temps et un condensé de toute l'œuvre d'Ovide, nous savons que ce poème à venir, nous venons de le lire, et que le *tantisper* (« en attendant mieux ») du v. 639 est tout ce que nous aurons. Ce texte qui finit par nous filer entre les doigts, soulignant ainsi une dernière fois, ironiquement, son caractère transitoire, est une méditation en action sur la capacité de la poésie à fabriquer de l'éternel à partir de l'éphémère. Et cela n'atténue ni sa nature foncièrement ludique ni sa capacité à bouleverser certains lecteurs, car ce texte incroyablement contraint et contraignant par certains aspects est aussi, comme toutes les autres œuvres d'Ovide, un texte qui, dans le présent de notre rencontre avec lui, nous laisse totalement libres : de le croire complètement artificiel ou complètement « vrai », de le lire comme un « coup de sang » ponctuel contre un ennemi ou comme un testament littéraire, de voir en lui une pure expérimentation littéraire, ponctuelle et étrange, ou une facette singulière de la réflexion menée durant une vie entière – ou de refuser de choisir entre ces interprétations que le poème laisse toutes possibles et toutes compatibles.